

CARNET MONDAIN.

Bals et Cotillons à l'Opéra et ailleurs.

Table with 3 columns: Date, Event, Location. Includes entries for Feb 15-27 with events like 'Bal des Elfes d'Obéron à l'Opéra' and 'Cotillon à l'Opéra'.

TEMPERATURE

Du 14 février 1906.

Table with 2 columns: Location, Temperature. Lists temperatures for New Orleans, Miami, P.M., and S.P.M.

Préparatifs de guerre.

Ce n'est pas des préparatifs d'une guerre entre la France et l'Allemagne... Les autorités de Washington ont non seulement une démonstration navale, mais aussi un débarquement de troupes à quelque point de l'Empire du Milieu.

lement tenues secrètes, mais un avis reçu du dehors dernièrement est de nature à jeter quelque jour sur le plan américain.

On peut raisonnablement en conclure que c'est sur les rives de ce fleuve que les Américains débarqueraient au cas où l'expédition serait définitivement décidée.

On donne pour prétexte à cette expédition que l'on prépare activement, les troubles qui dévorent de plus en plus fréquents et menaçants le danger que courent les Américains comme tous les étrangers établis dans le pays et le boycottage dont les marchandises des Etats-Unis sont l'objet de la part des Chinois.

Ce prétexte est suffisant, mais il est probable qu'en outre de son désir d'assurer une protection efficace à ses nationaux et à leur trafic, le gouvernement de Washington a d'autres visées, et que ses troupes sont envoyées dans la vallée du Yang Tse Kiang, on a tout autre point, elles s'y établiront d'un façon permanente.

Une lanterne historique.

On vient de vendre au dépôt des phares à Paris une vieille lanterne qui a son histoire.

Louis XVIII, qui, pendant la première Restauration, se tint à Naples, avait fait installer au cap Corse. Elle était munie de puissants réflecteurs et devait éclairer la Méditerranée à plusieurs lieues à la ronde.

Baisse considérable dans la température.

Superieur, Wis., 14 février.—La température à Superieur et aux alentours était à 20 degrés au-dessous de zéro aujourd'hui.

SOURDS-MUETS.

«La voix O, dit le maître de philosophie de M. Jourdain, se forme en ouvrant les mâchoires et rapprochant les lèvres par les deux coins, le haut et le bas, O, O, O, répond M. Jourdain, vous avez raison. Ah! la belle chose que de savoir quelque chose!»

«Brave M. Jourdain! Combien plus grande eût été sa surprise, si on lui avait appris que cette leçon du maître de philosophie contenait en germe toute la méthode d'où est sorti l'enseignement actuel des sourds-muets, et si, parcourant les classes de l'Institut de la rue Saint-Jacques, il avait vu des groupes d'enfants, les yeux fixés sur leur professeur, exécutant ces mouvements des lèvres et de la langue qui l'étonnaient si fort, et, grâce à ces mouvements, reproduisant le son articulé qu'ils n'entendaient jamais.»

Car, peut-être ne le savez-vous pas, les sourds-muets aujourd'hui parlent. Ils parlent, non plus par signes, comme le leur avait appris l'abbé de l'Épée, avec cette mimique, avec ces gestes si rapides et si expressifs mais qui trahissent à distance leur indécision. Ils parlent comme vous et moi; ils peuvent causer avec leurs amis, leurs parents, avec le premier venu, entendre les demandes, comprendre les réponses — à une condition, cependant, c'est qu'il fasse clair et qu'ils puissent «voir» leur interlocuteur. Car c'est par les yeux que le sourd-muet entend, c'est par les yeux et aussi par la bouche qu'il apprend à parler.

Cet travail de «démantisation», comme disent les spécialistes, n'est pas commode. Jamais, je crois, la patience humaine n'a été mise à pareille épreuve. Et l'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, de l'ingéniosité de ceux qui ont imaginé les méthodes ou du dévouement de ceux qui l'enseignent.

L'enfant apprend à parler en répétant les sons qu'il entend; il les répète d'abord maladroitement, puis avec plus de précision. En même temps, ces sons se fixent dans son cerveau, constituant peu à peu son vocabulaire, son magasin de mots, qui sont autant d'images auditives. Le sourd-muet, lui, n'entend rien, non seulement ne peut rien saisir, mais ne peut rien emmagasiner. Son magasin de mots est vide. Comment le remplir?

Puisqu'il ne peut entendre, il faut lui faire voir et toucher la parole. A l'image auditive, il faut substituer une image visuelle et une image tactile du mot. La parole, en effet, se voit, puisque chaque son fait varier les contractions et les mouvements de la bouche, des lèvres, de la langue. Elle se touche, puisque à chaque émission vocale correspondent des vibrations différentes de la poitrine, du crâne, du larynx, des ailes du nez, etc.

C'est ainsi qu'avec ses yeux le sourd-muet apprend l'«art subtil» de saisir et de lire la parole sur les lèvres de l'interlocuteur. C'est ainsi qu'avec ses doigts il apprend à reproduire les vibrations que, associées aux mouvements des lèvres, donnent le son voulu.

Mais d'abord il faut lui apprendre à émettre un son. Car le vrai sourd-muet, n'ayant aucune notion de son même articulé, ne sait ni le souffle qu'il émet dans l'expiration produit ou non un bruit. Il faut donc lui apprendre à faire une expiration vibrante. L'enfant applique une de ses

maines sur la poitrine du maître, pendant que celui-ci émet un son. Il perçoit ainsi les vibrations thoraciques. L'autre main appliquée sur sa propre poitrine, il cherche alors à reproduire ces vibrations en soufflant, et c'est ainsi que de la gorge du sourd-muet s'échappe le premier son.

Ce son n'est ni beau ni agréable; mais c'est la première ébauche de la voix. Et, cette voix ainsi ébauchée, on va lui apprendre maintenant à la «moduler» en voyelles, en consonnes, en syllabes.

Il faut deux ou trois ans de tâtonnements et de persévérance pour arriver là. Je ne vous dirai pas tous les ingénieux procédés par lesquels on parvient à donner à l'enfant sourd la notion des diverses lettres de l'alphabet, comment la lettre N s'apprend par les vibrations de l'aile du nez, et la lettre R par les vibrations d'un gargarisme, comment on utilise le froid et le chaud pour distinguer l'S du P, l'émission de l'S donnant un souffle froid au contact du doigt, et l'émission du P, un souffle chaud.

Au bout de ces trois années d'études, le jeune sourd possède tous les sons de la langue française. Il sait les lire sur les lèvres et les reproduire distinctement. Mais ces sons n'ont aucune signification pour lui; il ne connaît pas la valeur; il ne sait ni les associer ni les combiner en phrases. C'est alors que commence un laborieux travail qui se poursuit pendant de longues années, l'étude de la langue, du vocabulaire, de la construction grammaticale. Après quoi seulement on pourra élever jusqu'aux premières notions de l'instruction élémentaire, calcul, histoire, géographie, etc.

Cet enseignement oral des sourds-muets est maintenant adopté à peu près partout. Mais nul part peut-être il n'a acquis le degré de perfection atteint à l'Institut national de la rue Saint-Jacques. Cet établissement, fondé par un décret de la Convention, est l'«Ecole» modèle des sourds-muets. Une heure de visite dans ses salles vous en apprendra plus qu'un long discours. Depuis la classe enfantine jusqu'à la classe de perfectionnement, dit la classe Itard, vous y suivrez d'année en année les progrès des jeunes sourds-muets dans ce «laboratoire de la parole».

Malheureusement, la tâche des maîtres est vraiment trop lourde. Il faudrait une sélection parmi les trois cents élèves qui peuplent cette institution. La plupart sont des enfants de la charité publique; bien peu appartiennent à un milieu social et instruit. Les résultats ne seraient-ils pas meilleurs si les élèves étaient moins nombreux et si leur moyenne intellectuelle était plus élevée?

C'est l'ambition que nourrissent les professeurs de la rue Saint-Jacques et leur distingué directeur, M. Collignon: faire de l'Institut de Paris une véritable «Ecole supérieure» des sourds-muets. Ambition légitime, à coup sûr, et dont la réalisation est bien due à l'inlassable dévouement et à l'abnégation de ces hommes que le devoir seul soutient dans l'accomplissement de leur pénible tâche.

DOCTEUR OX.

REMEDÉ GARANTI POUR LES HEMORRHOÏDES. Hémorroïdes et autres démangeaisons sont guéries, saignent ou résistent. Votre pharmacien vous rendra l'argent si l'usage de ce remède ne vous guérit pas dans 6 et 14 jours. 50c.

THEATRES.

Théâtre de l'Opéra.

Très belle représentation hier à l'Opéra Français. On y donnait, pour le bénéfice de M. Ferdinand Rey, chef d'orchestre et directeur artistique, «Les Noces de Jeanette», un intermède comprenant l'ouverture de «Tannhäuser» et «Le Crucifix», «La Navarraise» et un grand ballet.

La salle était splendide. Bien des habitués avaient tenu à assister à cette soirée de gala, afin de manifester par leur présence combien ils apprécient les efforts de M. Rey pour mener à bien notre saison d'opéra, et pour fêter Mme Fœdor, l'exquise artiste tant applaudie il y a quelques années rue Bourbon, qui, pour la circonstance, chantait la «Navarraise».

L'opéra-comique de Victor Massé a été fort gentiment enlevé par Mmes Walter-Villa et V. Grande et MM. Vialier et Chetlain. Mme Walter-Villa a obtenu son succès accoutumé et a été très applaudie. M. Vialier s'est très bien acquitté de sa tâche.

Avant l'intermède M. Jourdain-Blondel, régisseur, est venu féliciter M. Rey du zèle et de l'amour qu'il montre dans l'exercice de ses doubles fonctions et lui donner l'assurance de la profonde estime en laquelle il est tenu par tous, et de leur dévouement.

L'ouverture de «Tannhäuser», conduite de façon magistrale par M. Rey, a soulevé des bravos dans toutes les parties de la salle, et «Le Crucifix», chanté par tous les artistes hommes, a dû être répété. Le rideau s'est ensuite levé sur le décor de «La Navarraise». Le tragique poème amoureux, sur lequel Massenet a écrit une musique si puissante, était attendu par une salle qui se réjouissait d'avance d'entendre une fois encore l'inoubliable créatrice du rôle d'Anita sur notre scène.

Aussi, des applaudissements ont été éclatés du parterre au cintre lorsque Mme Fœdor a paru dans sa robe noire de pauvre paysanne. Mme Fœdor, c'est l'héroïne rêvée par Massenet. Son style pur, son jeu noble et dramatique, tout, c'est la Navarraise elle-même. Elle possède toujours — elle l'a prouvé d'une façon éclatante hier — ce talent dramatique qui la place si haut dans le firmament artistique et a fait d'elle une des favorites de notre public.

Des fleurs à profusion lui ont été offertes après qu'elle eut jeté le cri sublime: «Je suis la Navarraise», et il était, certes, dans la pensée de tous ceux qui l'avaient admirée, que ces hommages étaient mérités.

MM. Ansdid, Baer, Regis, Verheyden et Bourgeois se sont partagé les chaleurs et unanimes applaudissements que méritaient leur parfaite tenue et leur entrain.

Il n'y a plus rien à dire des ballets arrangés par M. Belloni; ils sont parfaits. Son «Cosmopolitain», qui complétait la représentation d'hier, a été dansé à ravir par Miles Bossi, Greppi, de Castilla et tout le corps de ballet. Et c'est, conséquemment, au milieu de bravos enthousiastes que le rideau s'est baissé sur une des plus belles représentations de la saison.

Vendredi soir, grande soirée de gala au bénéfice des chœurs. La salle sera certainement foulée à cette occasion, et pour récompenser ces humbles travailleurs et pour assister à l'exécution d'un programme qui ne comprend rien moins que «La Fille du Régiment», un grand intermède musical et un grand ballet.

Samedi, «Sigurd», au bénéfice de M. Lucas.

ORPHEUM.

Peu de théâtres peuvent se targuer d'avoir une vogue comparable à celle de l'Orpheum. La salle est foulée aux deux représentations de chaque jour. D'ailleurs, le programme y est toujours très intéressant. Celui de cette semaine brille surtout par sa diversité et l'excellence des artistes qui l'exécutent.

Des nouveautés attrayantes seront offertes au public la semaine prochaine.

TULANE.

La comédie presque parfaite d'Augustus Thomas, qui a pour titre «De Lancey» et que joue avec beaucoup de talent John Drew et sa troupe, a fait deux bonnes salles hier au Tulane. Le succès sera le même, et pour l'œuvre et pour l'interprétation, jusqu'à la dernière représentation.

CHERRY.

«Fantasma», une pièce à la fois très romanesque et très comique, est devenue extrêmement populaire, à en juger par la foule qui remplit constamment le Cercle.

Il n'y aura pas une place de libre aux deux représentations d'aujourd'hui, et jusqu'à la fin de la semaine.

A partir de dimanche: «Mrs Wiggs in the Cabbage Patch».

Déraillement.

Kansas City, 14 février.—Le train-poste rapide No 7, parti ce matin à 3 heures de St-Louis dans la direction de l'ouest a déraillé près du pont de Gasconade, à 27 milles de Jefferson City. Les trois wagons-poste ont quitté les rails, ont pris feu et ont été totalement détruits ainsi que tous les colis-postaux qu'ils contenaient.

En cas de troubles.

New York, 14 février.—Le conseil presbytérien des missions étrangères de cette ville, par suite de l'embarquement de soldats américains pour les Philippines, où ils seront en disponibilité pour le service en Chine, a donné l'instruction à ses missionnaires de rapporter par câble le mouvement des indigènes et de se tenir à proximité des plus proches ports de traités en cas de troubles.

La neige.

Milwaukee, Wis., 14 février.—La tempête d'hier soir a cessé ce matin, laissant six pouces et demi de neige sur le sol. La circulation est sérieusement entravée par la neige. La tempête est suivie d'une forte baisse dans la température.

Explosion de dynamite.

Chicago, 14 février.—Des terrassiers étaient occupés à creuser un puits dans le sous-sol des ateliers de la Illinois Steel Company, aujourd'hui, à South Chicago, lorsque l'un d'eux frappa de sa pelle une caisse de dynamite qui avait été oubliée dans la tranchée. Une violente explosion s'en suivit dans laquelle un ouvrier fut tué et sept blessés.

Le cuirassé «Mississippi».

Jackson, Miss., 14 février.—La Chambre basse de l'Etat du Mississippi a refusé ce matin de voter une allocation de \$5,000 pour le fonds prélevé en vue d'offrir un service en argent au cuirassé «Mississippi».

La mission impériale chinoise.

New Haven, Conn., 14 février.—La mission chinoise a visité aujourd'hui l'Université de Yale. Les étudiants ont fait une ovation aux Océloètes. Le président Hadley en prononçant le discours de bienvenue a déclaré que l'Université serait toujours heureuse d'accueillir des étudiants chinois.

Revue des Deux Mondes.

18, rue de l'Université, Paris.

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 1er février 1906.

- I.—II. Santo, deuxième partie, par M. Antonio Fogazzaro.
II.—Les garanties de nos libertés.
—La liberté électorale, par M. Georges Picot, de l'Académie des Sciences morales.
III.—Louis XVIII et le comte d'Artois.—I. Dissensions et conflits, par M. Ernest Daudet.
IV.—Les Journées et les nuits japonaises. I. Le jardin de l'arsenal.
—Les enchantements de Kyoto, par M. André Bellesort.
V.—Les Deux Frances, d'après une publication récente, par M. Victor Giraud.
VI.—L'égotisme pathologique chez Stendhal.—II. Les Anomalies de l'imagination et de la sensibilité, par M. Ernest Sellière.
VII.—A. Marselle. — Savons et bougies, par M. le comte Antoine de Saport.
VIII.—Chronique de la Quinzaine, Histoire Politique, par M. Francis Charmes.
IX.—Bulletin Bibliographique.

HOTEL DE VILLE

Le montant total des licences perçues jusqu'ici s'élève à \$40,000. Et on a annoncé officiellement à l'Hôtel de Ville. Et comme le comité du budget a prévu de cette source un revenu de \$425,000, on voit que les contribuables ne se sont pas empressés de remplir leurs obligations.

Il est bon, cependant, d'avertir les intéressés que la cessation régulière des licences cessera le dernier jour de février, et que les délinquants auront à payer un intérêt de deux pour cent par mois.

La salle des séances du conseil municipal était tendue de deuil hier, en marque de respect pour le défunt col. James S. Zacharie, qui jouissait d'une haute estime parmi ses collègues.

Reclamation de la State National Bank à la Commission du Port.

La State National Bank intente devant la cour civile de district un procès au Bureau des commissaires du port de la Nouvelle-Orléans pour obtenir le paiement d'une somme de \$18,750, avec intérêt à cinq pour cent depuis le 1er mars 1905.

La Banque allègue dans sa requête qu'elle a soumissionné pour l'emprunt entier de \$250,000 de bons de la série A, de \$1,000 chacun et remboursables en dix ans à partir du 1er septembre 1904, portant intérêt de cinq pour cent payable le 1er mars et le 1er septembre, et pour l'emprunt de \$500,000 de bons de la série B, dans les mêmes conditions; que ses soumissions ont été acceptées, qu'elle en a été avisée le 2 mars 1905.

Les coupons échus le 1er mars 1905 étaient détachés, et la Banque en réclame le paiement avec intérêt.

Feuilleton

L'Abéille de la N. O.

LE LOUVETEAU

GRAND ROMAN INÉDIT

Par PAUL BERTNAY.

TROISIÈME PARTIE.

Advienne que pourra!

JEAN DE LANCEROY.

Assurez-le que mes sentiments pour lui n'ont pas changé... Je n'ai pas retrouvé telle qu'il m'a quittée... confiante en lui, comme je veux qu'il soit confiant en moi... quand elle m'a dit cela, la charmante fille, elle avait une émotion... elle avait une sincérité... et elle avait aussi un sourire de coquette charmante... Ah! Marc... comme il y a des gens sur cette terre... et je dis des plus envieux... qui ne feront jamais sécher sur des lèvres aimées un sourire semblable à celui que vous avez fait naître sur la bouche exquise de votre jolie cousine... Vous êtes un heureux mortel... Savez-vous votre victoire et rappelez-vous, comme a chanté le poète, que

Rien n'égalé l'empire, ses bonheurs et ses larmes.

«Je pourrais terminer ici ma lettre, je le devrais même, car Kant m'attend et le reste de ce que j'aurais à vous dire ne va plus vous intéresser...»

«Cependant, sachez que si vous avez lieu d'être joyeux, je n'ai pas motif, moi non plus à être morose. Pendant que mademoiselle de Tréans causait en particulier de Châtel-Arnaud, j'ai ébauché avec Arabella un programme d'avenir qui, dans sa modeste compréhension du bonheur qu'on peut tenir dans la

main, — le seul qui ne soit pas un rêve, — réalise toutes mes ambitions et tous les vœux de celle que je nomme aujourd'hui avec une tendre fierté, ma promise.

«Sitôt reçu à l'agrégation, et si vous saviez comme je travaille... votre grand'mère s'en effraie presque et Benoit quand, le matin, il emporte sa lampe vide, me regarde avec une épouvante mêlée de pitié — sitôt, dit-je, reg, je me mets aussitôt à mon livre... Et du jour où il aura paru, Arabella m'autorise à demander sa main à sa mère.

«Alors, mon cher Marc, petit appartement au quatrième dans une rue de la rive gauche, bonheur caché, travail de bénédictin... Eh! mon cher, moi aussi j'ai le droit d'être heureux... et je le serai.

«Ici, tout va bien. Votre grand'mère est un peu inquiète, un peu attristée de ne pas vous avoir auprès d'elle... Mais elle se fait une raison en voyant, l'an après l'autre, en fin les jours qui nous séparent encore de l'heure — ah! vous pouvez dire bienheureuse pour elle — où elle embrassera son cher enfant retrouvé.

«Le brigadier de gendarmerie, — à ce que m'a dit Benoit, — erre comme une âme en peine dans Saint-Gervais, en songeant aux beaux coups de bonton que vous lui donneriez si vous étiez là. Votre cheval, quand il passe devant votre bicyclette à l'air de lui faire des condescendances désolées:

«Oh donc est-il ce maître on-bien?» Et comme j'entends un peu mieux, à présent, la voix de ma conscience qui me crie: «Kant!... Que fais-tu de Kant et de «la Critique de la raison pure»? je vous salue bien fort la main, je vous prie de faire agréer mes respects à madame votre mère — et je vous dis: la suite au prochain courrier.

«PHILIPPE»

—Et c'est fini, ma petite mère, ajoute Marc en repliant la lettre. — Quel charmant esprit, fait dit Roberte... — Quelle loyale et franche nature.

—Il t'aime, n'est-ce pas? — Et moi aussi, j'ai l'air. — Et puis, murmure-t-elle en le regardant avec son sourire d'orgueil... tout le monde t'aime, toi... — François aussi, n'est-ce pas, mère chérie... — Ah!... fit-elle en souriant toujours, mais en hochant doucement la tête... un cœur de jeune fille... C'est plus compliqué que tous les autres cœurs.

Et, comme à ces mots, il se rembrunissait déjà... — Mais oui, s'écria-t-elle vivement... mais oui, elle doit aussi t'aimer à la folle, elle-là... D'abord... elle serait trop bête de pas t'adorer.

—Et puis... elle ne le dirait pas si ce n'était pas... un petit

peu vrai... n'est-ce pas, mère chérie?... — Et toi, tu l'aimes... tu l'aimes bien?... — Tu crois que oui... — Tu n'es pas sûr?... — Je pense tout le temps à elle... je ne me figure déjà plus que je voudrais être heureux avec une autre qu'elle... La seule chose qui me fait envisager, sans trop de chagrin, le moment où finiront ces vacances, qui auront été un délire, petite mère, la seule chose, c'est que je me dis «tu vas la revoir»... — C'est ça l'amour, mon chéri... Ah! je te souhaite ardemment d'être heureux avec celle que tu aimes... — Et elle pensa silencieusement: — Pauvre Jeanne!

que matin, celui-là, — le landau reparut à la porte de la villa des Mimoses, pour emmener à la gare de Saint-Raphaël Marc et sa mère qui jusqu'au dernier moment, voulait posséder encore son chéri.

Ils faisaient tous les deux bonne contenance, mais à chaque tour de roue qui les rapprochait de l'endroit où il faudrait se séparer, leurs cœurs s'oppressaient... et leurs yeux devenaient humides...

«Ce départ là était plus triste encore que les autres... Cette fois, ils s'étaient mieux retrouvés, ils s'étaient mieux repris... et avaient reconnoqué la douce vie commune... — Enfin, disait-il, nous la ferons souvent revivre, vous, cette petite fête... Et puis, quand je serai grand... quand j'aurai ma liberté... tout entière... Mais on arrivait à la gare.

Il y eut alors le petit brouhaha du départ... le billet... les bagages... — Et puis le train arriva, traîné par sa locomotive à la proue tranchante... Encore une étreinte... encore une protestation de tendresse... et le rapide repartait, emportant ce voyageur qui envoyait un dernier baiser à cette femme qui agitait son mouchoir... et qui pleurait en souriant... — Elle le sera.

«Ça fait que dans trois jours, je vous la ramènerai... Au moins vous aurez une compa-

mais se fit arrêter au télégraphe. Elle y rédigea cette dépêche: «Monsieur Richault, rue Bour-saint, Paris. «Marc n'est plus ici. Dites à Jeanne de se préparer. Félicie partirait demain pour aller la chercher. Merci, mon ami, de me la confier jusqu'au premier printemps. Je suis sûr qu'elle s'en trouvera bien et vous savez combien j'aurai de joie à l'avoir près de moi. Toutes mes amitiés.

«Roberte AUBRAY»

Et quand elle fut de retour à la villa: — Je viens de télégraphier à monsieur Richault. Et elle à la brave fille. — Ah! oui... madame veut avoir maintenant mademoiselle Jeanne.

—Oui, tout de suite... Je me sens déjà toute seule, ma pauvre Félicie... — Je comprends bien... la joie de la maison est partie... — Alors... vous vous mettez en route demain soir. — Bien madame.

—Vous arriverez à Paris dans la matinée. — Et je pourrai repartir le même jour si mademoiselle est prête. — Elle le sera. — Ça fait que dans trois jours, je vous la ramènerai... Au moins vous aurez une compa-